

Prix littéraires : Erika Bayard et Jacques Abeille, lauréats des prix Louise- Weiss de l'Université de Strasbourg et Jean Arp de littérature francophone

Contact presse

Service de la communication

Gaëlle Talbot
Tél. : +33 (0)3 68 85 14 36
Fax : +33 (0)3 68 85 11 38
gaëlle.talbot@unistra.fr
www.unistra.fr

16 avril 2015

Jeudi 16 avril dernier, au Collège doctoral européen de l'Université de Strasbourg, Erika Bayard, étudiante en deuxième année de licence humanités à la faculté des Sciences historiques, et Jacques Abeille, écrivain, ont reçu respectivement le prix Louise-Weiss de l'Université de Strasbourg et le prix Jean Arp de littérature francophone.

Erika Bayard, lauréate du Prix Louise Weiss de l'Université de Strasbourg pour sa nouvelle « Thème et variation »

Erika Bayard, étudiante en deuxième année de licence humanités à la faculté des Sciences de l'Université de Strasbourg a remporté la deuxième édition du prix Louise-Weiss de l'Université de Strasbourg avec sa nouvelle « Thème et variations ».

En 20 000 signes et sept personnages, Erika nous raconte des rencontres furtives, des rencontres qui marquent à mort et à vie, des rencontres qui n'ont pas lieu... des variations de rencontres. « *C'est le thème d'une vie qui se décline en variations, dans sa rencontre avec la vie du prochain ; c'est le récit des contritions, qui s'effritent face aux chants sereins*

Unilatéral ou frontal, le choc est partout et fatal – dans un écho ou un frôlement, la rencontre se fait pourtant »

Le prix Louise Weiss récompense la créativité littéraire des étudiants de l'Université de Strasbourg. Créé en 2014 par l'Université de Strasbourg en partenariat avec l'association Eurobabel, ce concours littéraire est ouvert à tous les étudiants de l'université. La règle est simple : une nouvelle de 20 000 signes maximum, jamais publiée, sur le thème, cette année, de la rencontre et dont l'une des actions se déroule à l'Université de Strasbourg. Le jury constitué des étudiants eux-mêmes, sélectionne les trois lauréats par un vote électronique. Cette seconde édition est placée sous le parrainage de l'écrivaine Fatou Diome.

Jacques Abeille, lauréat du prix Jean Arp de littérature francophone

Cette année, le prix Jean Arp de littérature francophone a été décerné à Jacques Abeille.

L'auteur est particulièrement connu pour *Le cycle des contrées*, ensemble de textes relevant d'une forme très personnelle de fiction. Le premier de ces ouvrages, *les jardins statuaires*, a été publié en 1982 par Flammarion, réédité par Losfeld en 2004, puis Attila en 2010, pour paraître en 2012 en Folio Gallimard. Découvert par Régine Deforges en 1971, Jacques Abeille est l'auteur d'une œuvre de premier plan, mais qui reste, tant du fait de sa profonde originalité que de sa diversité déroutante, méconnue. Du reste, il aime à travailler à l'écart et ne se préoccupe pas de sa reconnaissance. Conjuguant une langue belle et sobre et un imaginaire sans limite, Jacques Abeille a



16 avril 2015

pratiqué les formes littéraires les plus variées : roman, nouvelle, poésie, essai, texte érotique. Il est également peintre et dessinateur.

Créé en 2004 par l'association Eurobabel (association capitale européenne des littératures), le prix Jean Arp de littérature francophone est parrainé par l'Université de Strasbourg. Par leur diversité comme par l'intégrité et la force de leur travail, ses lauréats expriment l'orientation de ce prix : en 2004, Jean Mambrino ; en 2005, Henri Meschonnic, en 2006 Marcel Moreau ; en 2007, Bernard Vargaftig ; en 2008, Anise Koltz ; en 2009, Pierre Dhainaut ; en 2010, Denise Desautels ; en 2011, Valérie Novarina ; en 2012, Silvia Baron Supervieille ; en 2013, Marcel Cohen.

Liste des lauréats du prix Louise Weiss

1^{er} prix : 1000 euros, lots culturels, édition de la nouvelle

Erika Bayard, « *Thème et variations* »

Étudiante en deuxième année de licence Humanités à la faculté des Sciences historiques.

2^e prix : 800 euros, lots culturels, édition de la nouvelle

Constance Malbois, « *Comment j'ai croqué la pomme* »

Étudiante en master 2 Droit européen de la propriété intellectuelle au Centre d'études internationales de la propriété intellectuelle et en master 2 Action et administration publique à l'Institut d'études politiques.

3^e prix : 500 euros, lots culturels, édition de la nouvelle

Svetlana Bourmaud, « *Les Enfants du Boulevard* »

Étudiante en deuxième année de licence humanités à la faculté des Sciences historiques.

4^e prix : lots culturels, édition de la nouvelle

Mélanie Marques, « *Le cœur agrandi* »

Étudiante en première année de master Enseignement polyvalent à l'École supérieure du professorat et de l'éducation.

5^e prix : lots culturels, édition de la nouvelle

Camille Jouan, « *Sites de rencontres* »

Étudiante en master 2 Enseignement polyvalent à l'École supérieure du professorat et de l'éducation.

6^e prix : lots culturels, édition de la nouvelle

Philippe Trenszt, « *Une apparition* »

Étudiant en master 1 Physiopathologie à la faculté de Médecine.

7^e prix : lots culturels, édition de la nouvelle

Marie Sébastien, « *Rompre la ligne* »

Étudiante en première année de licence Chinois à la faculté des Langues et cultures étrangères.

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

16 avril 2015

8^e prix : lots culturels, édition de la nouvelle
Arthur Camboly, « *Rencontre du premier type* »
Étudiant en master 2 Traduction littéraire à l'Institut de traducteurs, d'interprètes
et de relations internationales.

9^e prix : lots culturels, édition de la nouvelle
Colin Roinsard, « *Apologie de la perchoration, ou Acte manifeste de
démolition* »
Étudiant en deuxième année de licence en Lettres modernes à la faculté des
Lettres.

10^e prix : lots culturels, édition de la nouvelle
Hélène Hoblingre, « *A la rencontre de Wolinski* »
Doctorante en sciences de l'éducation.

Thème et variations

Erika Bayard

Des pas qui se croisent au détour d'un couloir – une main qui tient la porte et qui fait signe de reprendre la cadence – des arrêts, des faux départs – le rythme brisé par la surprise et le hasard. C'est une drôle de danse qu'entreprennent les gens qui tentent d'éviter la rencontre qui surgit à eux, telle une portée sans barres de mesure où l'absence de notes signifie « improvisation ». Quand l'autre en face s'érige et sème la confusion, dans une partition auparavant si bien réglée. Quand l'inattendu surprend le mouvement, en avance sur le temps, un peu à côté, juste avant, à contre-courant – là où ça n'était pas prévu. Là où la rencontre a lieu, ou n'a pas lieu, quand la battue cesse, la pulsation s'interrompt ; alors la rencontre s'interroge et se suspend – et le choc, soit amorti et évité, ou ressenti de plein fouet. C'est la rencontre : deux mélodies, parfois trois, quatre, ou en ribambelle, qui s'interpellent et qui s'emmêlent. Des fragments de musique qui s'opposent, s'interposent, se complètent – ou des fragments de vie qui se répètent : c'est la rencontre...

PREMIER FRAGMENT : *La vieille dame*

Passé un certain âge, la vie d'une personne devient toute réglée. Précise et millimétrée, sans surprise ni embuscade. Le contentement dans la simplicité, la rigueur de la monotonie ; enfin l'apaisement du quotidien après des décennies tumultueuses et chamboulées. C'est ce genre de vie que mène cette vieille dame que l'on peut voir promener son chien de taille insignifiante, aux aurores Strasbourgeoises, sur le chemin bien droit et rectiligne de l'avenue du Rhin. Tout va bien, ce matin ; la vieille dame suit son train-train tout en chantonnant les airs d'une mélodie oubliée – quelque chose qui rappelle Léo Ferré – après les poils frisés de son canidé blanc. Ce cadre paisible et passif s'effondre brusquement quand un cycliste mal réveillé passe d'un peu trop près ; la vieille dame sursaute, l'animal couine, les deux aboient et s'insurgent contre le vélo fou. « Petit con ! Tu pédaleras droit dans le mur à cette vitesse ! Saloperie de jeune ! » La pauvre vieille dame se remet difficilement de cette rencontre inopinée, qui a laissé son caniche encore tout émoustillé. Quelle aventure. Ce n'est pas croyable le nombre d'inconscients que l'on peut rencontrer sur la route.

DEUXIEME FRAGMENT : *L'homme à vélo*

Cours à 8 heures... C'est trop tôt. C'est trop tôt pour faire quoi que ce soit. Trop tôt pour être à l'heure, déjà... Je pédale comme un démené pour tenter de limiter les dégâts. Ça m'fait un peu de cardio au moins. Et puis ça réveille... Quand tu sens le vent qui t'gifle. C'est la violence de la liberté. Le temps du trajet, au moins. Le temps. J'suis à la bourre, merde.

16 avril 2015

Je fonce, tout droit, sans trop faire gaffe autour de moi ; j'ai le casque qui me tient chaud aux oreilles, et qui y déverse de l'*electro house* à un niveau de décibels sans doute trop élevé pour cette heure matinale. Mais c'est plus efficace que du café.

Je zigzague tant bien que mal entre les piétons ; j'passe un peu trop près d'une vieille dame et de son toutou, qui s'mettent à gesticuler et à ouvrir leur gueule édentée. Heureusement le monde autour de moi est en *mute*.

J'arrive aux abords du campus, à quelques foulées encore ou plutôt, à quelques coups de pédale du Patio, que je dois à tout prix atteindre dans la minute pour mon terrible et fatidique – bref, casse-couilles, disons-le – CM de grammaire explicative. Trottoirs encombrés, rues bouchonnées, pas l'idéal. Tous ces gens aussi pressés que moi qui s'agitent comme des abeilles dans une ruche ; la reine qui les dirige ici c'est le Temps.

Le vert passe au rouge, mais j'ai justement pas l'temps de m'arrêter. J'continue, j'avance, je vole ; les bagnoles me laisseront bien passer de toute façon, et puis...

TROISIEME FRAGMENT : *L'automobiliste*

Et puis c'est le choc. La rencontre fatale. Le conducteur de cette Peugeot gris sale ne l'a pas vue venir. Non ; il n'a pas vu venir ce cycliste surgi du néant, d'un coin de rue sombre, arrivé comme une flèche sans même tourner la tête pour vérifier les alentours. L'automobiliste a bien tenté de freiner. Mais à cette vitesse...

La foule se presse autour du véhicule ; les passants, les étudiants, les enfants et les curieux. Des murmures, des cris, des klaxons enragés qui bourdonnent jusqu'à l'oreille du conducteur.

« *Comment il va ? Il ne bouge plus. Tout ce sang... Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'il est mort ? Vous avez vu ! Pourquoi il reste dans sa voiture ? Il est mort ! Assassin ! Quelqu'un a vu ? Bouge- toi ! Il faut prévenir quelqu'un... Qu'est-ce qu'on fait ?* »

Les mains toujours crispées au volant, incapable de penser à quoi que ce soit, l'homme coupe son poste de radio afin de taire la musique qui s'en échappe, car tout à fait inappropriée à ce moment. Il observe le silence et le vide qu'il ressent. Tout son univers vient de disparaître, au moment où l'homme à vélo y fit irruption, et qu'il lui ôta la vie. Ignorant l'agitation autour de lui, il pose finalement ses yeux sur son rétroviseur et aperçoit son reflet. Mais c'est le regard froid et inexpressif d'un meurtrier qu'il rencontre.

16 avril 2015

QUATRIEME FRAGMENT : *L'étudiante*

Une journée de cours. Une journée de vide. Difficile de se concentrer après les événements de la matinée. Une jeune fille est assise seule à la table d'un bar, place Saint-Nicolas-aux- Ondes. Elle repasse la scène dans son esprit.

« Les gens sont fous... ça aurait pu être moi. Je pourrais mourir demain. Je ne m'en rendrais même pas compte. Est-ce que ça fait mal ? Peut-être même ce soir... je rencontrerai la mort en rentrant chez moi. »

Perdue dans ces pensées maussades, l'étudiante se laisse bercer par le fond sonore du bar, du jazz étrange à la Angelo Badalamenti, qui rend la scène irréaliste, triste et mystérieuse – les relents d'une soirée à Twin Peaks dans une ligne de basse singulière.

La jeune fille ressasse la mort du cycliste, à laquelle elle avait assisté comme dans un songe. Elle grignote des cacahuètes disposées devant elle. C'est magique, le petit bol se remplit sans cesse, et son verre aussi n'est jamais vide ; contrairement à son âme. Tout s'écoule dans un cycle parfait. Les heures passent et se ressemblent. Et la mort est toujours là, aussi fraîche et intacte qu'au matin. La musique passe en boucle. Le même goût salé dans la bouche. Ça aurait pu être elle... « Mademoiselle. » Ou bien un ami... « Mademoiselle ! Il faudrait que je vous encaisse. » Encore même, un enfant ! « S'il-vous-plaît. ».

Quelle horreur. Elle ne pourra pas s'en défaire ce soir. Elle se lève, paie son addition, effleurant par mégarde la main du serveur mais sans y faire attention.

Elle sort ; les notes de jazz trottent encore dans sa tête, alors que c'est la nuit et le silence.

CINQUIEME FRAGMENT : *Le serveur*

Elle attend quelqu'un ? Non, je ne crois pas. Ça fait déjà quelques temps qu'elle est assise là. Elle n'a pas l'air d'aller très bien. Trois fois que je remplis son verre, et son assiette de cacahuètes, sans même qu'elle s'en rende compte. Il n'y a pas grand monde ce soir, que des gens seuls et pas très causants. Pas très intéressants. Mais elle, elle m'intrigue... Parce qu'elle est jolie. Parce qu'elle est triste. Parce qu'elle ne me voit pas...

J'aimerais lui dire quelque chose, je ne sais pas, un mot rassurant, quelque chose de sympathique ; la sortir de cette bulle. Mais j'ai peur de paraître brusque ou malpoli. Je devrais peut-être... Non, tant pis ; il est trop tard. J'aurais aimé la rencontrer dans un autre contexte. Et puis je dois finir mon service. D'ailleurs j'aurais bien besoin qu'elle paie, mais comment faire pour ne pas la déranger dans sa méditation, ou peut-être, que c'est justement l'occasion...

« Mademoiselle. » Je l'interpelle timidement. Pas de réaction. Je me sens bête.

« Mademoiselle ! Il faut que je vous encaisse. » J'aurais pu la tutoyer. J'ai l'air froid. « S'il-

16 avril 2015

vous-plaît. » Oui je peux dire ça, au moins. Qu'est-ce que je suis nul. Et elle ne répond pas, ne me jette pas un regard. Si je pouvais seulement le croiser, ce regard mélancolique. Elle se lève tout doucement, sort quelques pièces qu'elle pose sur le comptoir. Sans trop réfléchir, je tends la main vers elle et effleure la sienne. Puis elle s'en va sans se retourner. La musique s'arrête, je suis seul face au silence. Tant pis. Il est temps que je parte aussi.

SIXIEME FRAGMENT : *Le colocataire*

Un jeune homme dans son appartement attend avec hâte que son colocataire rentre du travail – ce dernier est serveur dans un bar à proximité. Ce soir il a la bougeotte. Il a beaucoup de choses sur le cœur, des idées et projets qu'il aimerait partager avec quelqu'un ; aussi il a envie de danser, de faire la fête à s'y briser les os.

Le bruit d'une clé malmenée dans une serrure se fait entendre dans l'entrée.

« Eh mec, je t'attendais ! »

Le colocataire n'offre pas de réponse claire. Le jeune homme distingue seulement les mots « fatigué », « pas d'humeur », et quelques grognements qui signifient sûrement qu'il désire un peu de temps pour lui. Apparemment, son ami n'a pas passé une très bonne soirée au travail.

Il se retrouve seul dans le salon ; ne sachant trop que faire, n'osant pas aller déranger son colocataire bougon ; il est coupé net dans son élan de bonne humeur et de sociabilité. Il soupire mais se remet d'aplomb. Il choisit un vinyle dans sa collection et met en route la musique. *Revolver*. On peut bien danser seul sur cet album. Le jeune homme espère seulement que ce n'est pas trop fort pour les voisins, les murs étant assez fins ici. Mais d'un côté, ça ne le dérangerait pas que la voisine de palier vienne le voir pour lui dire de baisser le son. Il l'avait vue, une fois, de loin... tellement belle... Depuis il cherche tous les moyens de l'aborder, mais sans jamais faire le pas. Peut-être que ça pourrait être la solution. Même s'il sait que cette idée est folle et stupide ; c'est le genre d'idées qu'ont les gens seuls et dans l'attente de l'autre. Mais elle l'obsède tellement... il a l'impression de la voir partout. Parfois, même, il a l'impression d'entendre sa voix qui chante.

Ah ! Look at all the lonely people !

Il monte le son. Il danse, il sourit, il pense à elle ; il aimerait tellement la rencontrer.

16 avril 2015

SEPTIEME FRAGMENT : *La voisine*

All the lonely people, where do they all come from ? All the lonely people, where do they all belong?

Mon voisin a mis l'album *Revolver*. C'est un de mes préférés des Beatles. A chaque fois que je l'écoute, j'ai des fourmis partout dans le corps, des vagues de joie, de peine, le cosmos entier, florissant et en expansion, qui m'atteignent et m'étreignent comme un oiseau de feu.

Les murs ne sont pas très épais ici, alors j'ai des échos et des résonances qui me parviennent dès qu'un occupant du palier écoute de la musique un peu fort. Mais ça me va. Tant que les échos sont doux, souples et cotonneux. D'ailleurs, avec mon voisin, on a plutôt les mêmes goûts en terme de musique ; j'ai remarqué ça. Je sais que c'est lui ; et pas son colocataire. Celui-là il n'est juste jamais présent et il dort en permanence. Comme tout à l'heure, je l'ai entendu traversé le couloir en traînant des pieds, rentrer chez lui en claquant la porte, et puis voilà...

L'autre, mon voisin. *Mon* voisin... je l'ai vu, une fois. De loin. Il est drôlement mignon. J'ai eu comme un truc dans le ventre en le voyant, comme des coccinelles, des petits *beatles* qui me chatouillent. J'aurais bien voulu aller lui parler mais je ne savais pas comment m'y prendre. Alors j'ai fait comme si de rien n'était...

Je ne sais pas. Est-ce que j'aurais dû ? Aller lui parler. Peut-être. Il viendra sûrement, un jour. A ma rencontre... *Soupir*. En attendant, nous partageons bien ça : quelques chansons, appréciées par parpaings interposés et au travers des couches de peinture craquelées. Souvent, je chante à tue-tête, quand une musique qu'il met me plaît vraiment. Comme ce soir. Je me lève, je me sens heureuse comme une idiote.

Ah ! Look at all the lonely people !

Je danse, je souris, je pense à lui. J'aimerais tellement le rencontrer.

POINT D'ORGUE ET REPRISE

Sept fragments, sept notes – une gamme, une histoire. Des chansons sottes – des chansons noires. D'un ton ou d'un demi-ton à l'autre, d'une anecdote à la suivante, l'interférence des mélodies crée une symphonie particulière – dans tous les cas une rencontre persistante, qui s'introduit dans les esprits à sa manière/

C'est le thème d'une vie qui se décline en variations, dans sa rencontre avec la vie du prochain ; c'est le récit des contritions, qui s'effritent face aux chants sereins/

Unilatéral ou frontal, le choc est partout et fatal – dans un écho ou un frôlement, la rencontre se fait pourtant/

C'est autrui qui s'impose au solipsisme comme la musique s'impose au silence – pour tous ceux qui des visages et des mots fuient la présence/

C'est la rencontre, des pas au détour d'un couloir, qui nous poursuivent dans nos déboires/ Les rencontres qui s'oublient – celles qui marquent à mort et à vie – celles qui n'ont pas lieu

Contact presse

Service de la communication

Gaëlle Talbot
Tél. : +33 (0)3 68 85 14 36
Fax : +33 (0)3 68 85 11 38
gaelle.talbot@unistra.fr
www.unistra.fr

16 avril 2015

La rencontre qui n'a pas lieu, les amants qui s'aiment sans le savoir ; les
amants – la rencontre qui n'a pas lieu, c'est la plus belle car toujours on
l'attend, l'éternelle potentialité, l'expectative de l'instant/
C'est la rencontre

